

« Les hommes agissent toujours de la même façon. »

L'adage de Machiavel semble avoir été conçu en considération de la Turquie. Depuis l'origine médiévale de son histoire jusqu'aux tout récents jours qui coïncident avec ceux de notre propre vie, le spectacle n'y a point varié.

Mais laissons encore la parole à l'auteur du *Prince*. Le sombre et profond penseur donne en quelques lignes la clef de l'énigme turque.

tion Turque ⁽¹⁾

souffrent

« Il y a trois sortes d'esprits : les uns savent découvrir ce qu'il leur importe de connaître ; d'autres savent discerner clairement ce que d'autres leur présentent ; enfin, il en est qui n'entendent ni par eux, ni par autrui. Les premiers sont excellents ; les seconds sont bons, et les autres parfaitement nuls. »

Une très petite élite turque — sultans jusqu'au dix-neuvième siècle, quelques Jeunes-Turcs au vingtième — appartenait au compte de ce qu'il y a d'incomplet dans la cervelle turque, du mortel danger que présente son incapacité à s'adapter, par invention ou imitation, à un milieu politique perpétuellement en mouvement et en progrès. Leur intelligent effort se heurta toujours à l'opposition tantôt invinciblement inerte, tantôt rageusement agressive d'une immense majorité d'esprits de la troisième classe, parfaitement nulle, mais qui détenait à la fois la force qui meut les âmes et la force qui arme les bras. Au dix-huitième siècle, la coalition des turbannés et des Janissaires fit échouer tous les projets de réforme ; au dix-neuvième, le Sultan Mahmoud brisa l'opposition des Janissaires par un massacre, mais dut louver avec les turbannés ; au vingtième, il semblait, avec une jeune armée affranchie du poids mort des superstitions orientales, que, le haineux aveuglement des turbannés étant à son tour maté, la nef turque dût enfin mise à flot, être menée au havre de salut.

Il n'en fut rien. Cette dernière expérience se montra la plus lamentable. Non seulement l'élite n'était qu'apparente, du moins que relative, mais dans cette relativité même, une scission se produisit. Le fatal esprit de troisième classe, l'esprit janissaire, se manifesta dans l'armée à une heure psychologique et jeta aveuglément le poids de ses sabres dans un plateau de la balance de la destinée. Le mauvais plateau, celui qui, faisant brusquement remonter l'autre, fit connaître que la Turquie, pesée et trouvée légère, était condamnée.

Car je veux bien qu'il y ait eu là non point méchanceté ni désir préconçu de mal faire, mais encore et toujours incompréhension. Il n'importe. Mettez un charretier, aussi brave homme qu'il vous plaira, mais inconscient de son incompetence, au volant d'une automobile de 100 chevaux, et imaginez les résultats. L'incompréhension gouvernementale turque, décidément irrémédiable, fait souffrir ; inutilement, cruellement, dangereusement ; et la liste est très longue de ceux qui souffrent.

Les Arméniens souffrent. Une conception fautive soldatesque de l'administration civile, qui, à la moindre protestation, pousse à la répression sans pitié ; l'insuffisance, trop souvent l'absence de voies de communications, qui paralysent l'action de la police et de la gendarmerie ; le préjugé musulman, qui rend hésitant à ordonner des sanctions applicables en protection des Chrétiens, par dessus tout l'inertie, la faiblesse et l'incapacité des autorités livrent, dans les campagnes, les paysans arméniens, leurs femmes, leurs filles, leurs

(1) Voir la *Guerre Sociale* des 6, 7, 9, 11, 20, 21, 27 et 28 juillet, et des 1^{er}, 3, 5, 8 et 10 août 1915.

biens, au féroce bon plaisir des beys kurdes et, périodiquement, déterminent, dans les villes, des massacres si effroyables qu'aucun cimetière du monde ne pourrait servir, aux victimes, de dortoir suffisant. Rien n'effacera de ma mémoire le spectacle, en 1896, des tombereaux de cadavres remontant doucement, au pas des chevaux, l'avenue de la Sublime Porte, tandis que derrière eux, dans la poussière, serpentait une rigole de sang.

Les Grecs souffrent. Tranquilles depuis l'orage de 1821, enrichis, influents, soudain ils payèrent cher les récents triomphes helléniques. L'idée fut conçue d'opérer une façon de transvasement entre les Turcs de la Macédoine perdue et les Grecs de la côte anatolienne. Cette idée pouvait se défendre. Le plus grand homme d'Etat que la Grèce moderne ait produit, Vénizelos, l'accepta. La vie est aussi odieuse aux Musulmans en terre chrétienne qu'elle est pénible aux Chrétiens en terre d'Islam. Mais l'opération fut entreprise avec des procédés de soudard si brutaux qu'ils révoltèrent jusqu'au Jeune-Turc intelligent Rahmi bey, qui exerçait alors et exerce encore aujourd'hui, je crois, les fonctions de gouverneur général du vilayet de Smyrne. Des milliers de familles grecques furent jetées dans la rue, poussées à la côte, s'embarquèrent en panique, affolées, affamées. J'ai vu, dans le jardin public de Mytilène, un campement de réfugiés dont l'épuisement et la misère fendaient le cœur. Des femmes maigres tendaient une main en silence et montraient, de l'autre main, de petits enfants qui somnolaient en murmurant : « Pinô... Pinô... (J'ai faim... j'ai faim).

Les Arabes souffrent. Dans leur orgueil surtout. Ils abominent l'idée d'être soumis, par la seule force des baïonnettes, à une race d'hommes qu'ils considèrent comme des Barbares. Dans leur sens pratique aussi. Leur amour du lucre saigne devant les routes effondrées et peu sûres, les bureaux paresseux et tracassiers, les tribunaux ignorants et corrompus, qui entravent les transactions et font tomber à rien la valeur des terres. Dans leur corps quelquefois. Pour ne citer qu'un exemple, en 1911, les sots projets d'un gouverneur général du vilayet de Damas dont le nom m'échappe, ayant provoqué de la façon la plus inutile et aussi la plus absurde, les protestations, puis le soulèvement des Bédouins de la Palestine, on fit marcher la troupe, et du côté de Karak, le sang coula à flots.

Plus que les autres, les Turcs souffrent. Oui, les Turcs. Un lieu commun répété légèrement a créé, sur leur compte, la plus fausse légende. On va répétant : Tous les Turcs sont fonctionnaires civils ou militaires. C'est un bel exemple de généralisation hâtive. En Turquie, presque tous les fonctionnaires civils ou militaires sont turcs, en effet, mais ces fonctionnaires sont quelques milliers, et les Turcs sont huit millions, huit millions de paysans, dont la condition rappelle celle des paysans de l'ancienne France, que La Bruyère a dépeinte en termes si poignants. Eux aussi, courbés sous une loi d'airain, gagnent très péniblement de quoi payer l'impôt et de quoi se nourrir tout juste assez pour avoir la force de continuer à gagner de quoi payer l'impôt. S'ils n'y parviennent point, pour peu que Constantinople ait besoin d'argent, les agents du fisc les talonnent rudement, les bâtonnent au besoin, comme ces chevaux épuisés que la douleur seule peut inciter à gravir la trop rude côte. Et s'ils n'y parviennent point encore, on les saisit et on vend sans merci tout ce qui n'est pas strictement indispensable à l'accomplissement de la première de leurs fonctions, qui est celle de pourvoyeurs du fisc. Car ils en ont une seconde, celle de chair à canon. Quand ils en ont fini avec l'agent du fisc, l'officier de recrutement vient leur mettre la main sur l'épaule. Sur eux pèse la lourde charge d'un service militaire obligatoire à peu près perpétuel. A l'automne de 1912, quand la guerre balkanique devenant inévitable, la mobilisation générale fut décrétée, nous les vîmes arriver à Constantinople en interminables files, deux par deux, se tenant par la main comme des enfants, adolescents imberbes, hommes mûrs, vieillards à barbe blanche. Toujours il en fut ainsi. De l'Océan Indien aux Balkans, de la frontière de Perse à la mer Ionienne, qui creuserait le sol trouverait à chaque pas les ossements de paysans anatoliens. Ils ont fait toutes les campagnes, les plus désespérées, les plus stupides. A l'heure où j'écris, pendant qu'à Constantinople les officiers d'état-major allemands, gavés de charcuterie et de champagne, se pavanent en ricanant dans les automobiles réquisitionnées, ce doit être dans les chaumières d'Anatolie une immense lamentation, les femmes pleurant, après les morts des Balkans, les morts de Gallipoli.

L'Etat, pour qui ils font tout, pour eux ne fait rien. A peine institua-t-il une Banque Agricole, pauvre et médiocrement gérée, avec la mission de les sauver, par de petits prêts, du fatal secours des usuriers grecs et arméniens, quand l'argent leur manque pour l'achat des semences. A l'armée, sous l'abominable impulsion allemande, ils sont brutalisés, anéantis, soufflés pour la moindre faute. Beaucoup reflets malades de leurs garnisons lointaines, et l'Etat ne prenant aucune précaution, les hôpitaux et les médecins faisant complètement défaut dans les plaines de l'Asie, l'avarie commence à ronger dangereusement la robuste race. Lors de la guerre balkanique, une intendance invraisemblable les laissa manquer de pain des San-Stéfano, qui est aux portes de Constantinople. Dans notre arbutance, nous vîmes avec horreur des soldats s'en aller, non de leurs blessures, mais de faim. Il y avait trop longtemps qu'ils n'avaient rien mangé ; leur gorge serrée ne laissait plus passer aucun aliment. Et pourtant nos blessés ne se plaignaient jamais. Ces pauvres paysans négligés, torturés, demeuraient doux comme des enfants meurtris, se montraient reconnaissants de la moindre attention, s'ils ne pouvaient pas parler, remerciaient d'un salut de la main, d'un sourire. Et quand ils sentaient que la Grande Heure était venue, leur visage se faisait impassible et grave, et ils mouraient noblement, sans un geste, sans un son, dans l'unique grandeur du silence.